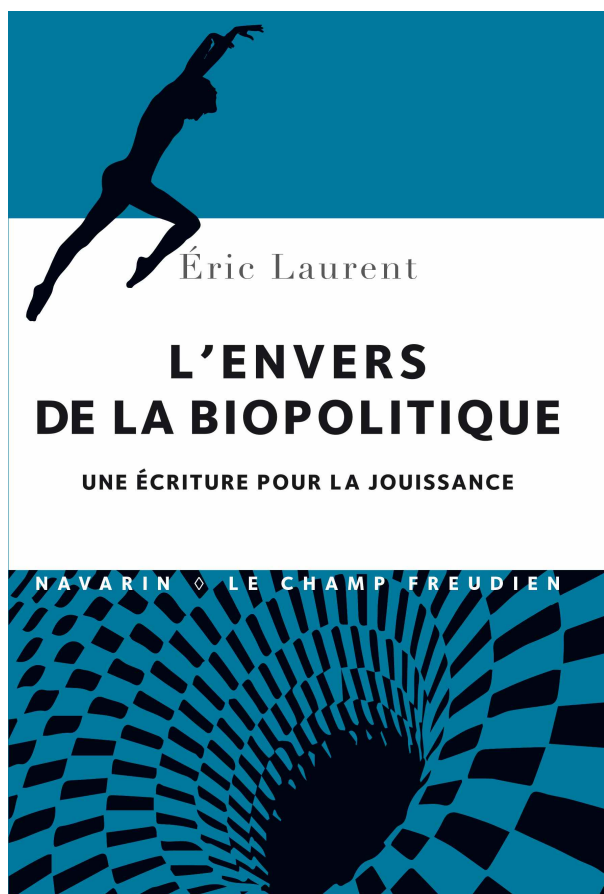


Lacan Quotidien



LIVRE-ÉVÉNEMENT



La biopolitique asservit les corps à coups d'images et de slogans. Mais le corps échappe toujours aux identifications prêtes-à-porter. La jouissance le déborde, le surprend, le « traumatise ». La psychanalyse accueille ce corps, en tant qu'il parle *de* ce trauma.

Le dernier enseignement de Lacan, tel que Jacques-Alain Miller l'éclaire, aborde la jouissance à rebours des mirages de l'hédonisme. Dans l'expérience d'une analyse, on part du symptôme qui fait souffrir. On tend à le réduire par son sens, son histoire, sa logique. Il peut alors s'écrire autrement, produire des effets de création, artistiques ou non. Ainsi, Lacan lit Joyce, en conçoit une langue apte à loger la jouissance et en montre la logique.

Une fois situées l'impasse du conformisme et son ombre de ségrégation, reste à supporter le corps que l'on a et à faire valoir cet avoir premier qui surmonte l'être, ses sortilèges et les derniers prestiges du père.

Eric Laurent

À l'envers, résolument, plongeons !

par Nathalie Georges-Lambrichs

À propos de *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, d'Éric Laurent.

De la référence contenue dans le titre

Dans la seconde de ses conférences sur « La naissance de la médecine sociale » prononcée en 1974 à l'Université d'état de Rio de Janeiro, parue en 1977 (1), Michel Foucault introduit pour la première fois le terme de « bio-histoire », dont l'objet, déjà scruté par des savants et des chercheurs, est « l'effet, au niveau biologique, de l'intervention médicale ». Il se centre alors sur l'histoire de la médicalisation et son corrélat, l'économie de la santé. Puis, avec sa subtilité habituelle, il questionne : le capitalisme vise-t-il le corps de l'individu ou le corps social ? La médecine moderne est-elle privée ou collective ? En maître, il forge, affûte et nomme ses instruments pour frayer la voie de sa lecture des phénomènes qu'il va détourner et disséquer avec le scalpel de sa redoutable perspicacité, en créant le concept encore bien vivant aujourd'hui : « Pour la société capitaliste, écrit-il, c'est le *bio-politique* qui importait avant tout, la biologie, le somatique, le corporel. Le corps est une réalité bio-politique ; la médecine est une stratégie bio-politique. » (2)

M. Foucault réorganise avec ce medium inédit le discours de ceux qui entendent continuer à penser dans le style de l'âge néoclassique auquel il sacrifie, en l'enrichissant de son « point de vue » à partir d'une position surélevée, dispensant à son lecteur la satisfaction de se hisser à côté de lui pour être capable de comprendre son temps.

À l'envers, résolument, plongeons

Avec le titre de son nouveau livre, Éric Laurent nous rappelle que la psychanalyse n'est pas un point de vue. Il montre qu'il est d'autant plus nécessaire de faire valoir l'articulation du discours du maître avec celui de la psychanalyse, à l'envers, donc, de ce discours éminent, lequel se dévide à partir du lieu où le maître ignore que « l'inconscient c'est la politique », pourvu que « ça » marche – et la machine foucauldienne n'est pas sans efficace, elle prodigue des satisfactions « intellectuelles » à ceux auxquels elle évite de saisir qu'elle l'*autruiche* pour mieux le broyer (« pour du semblant », bien sûr).

Éric Laurent nous invite donc à ne pas ignorer, certes, le corpus foucauldien, pour mieux nous en extraire, en fonction de l'objet et de la visée propres de son livre, déclarés en sous-titre : « Une écriture pour la jouissance ».

Sur la couverture, la silhouette détournée d'un plongeur, seul, se détache, énigmatique. La lecture a charge d'éclairer le pourquoi de cette présence qui réunit notamment l'opération mathématique du *plongement* et la passe comme affrontement au « trou du souffleur ».

L'auteur le précise : la conférence de Jacques-Alain Miller, « L'inconscient et le corps parlant », qui trame les travaux du prochain Congrès de l'AMP nous enseigne quelque chose d'essentiel pour la formation du psychanalyste : « parler la langue du corps suppose de pouvoir écrire le *plongement* du corps dans les trois dimensions du réel, du symbolique et de l'imaginaire ; le nœud le permet. » (p. 241)

L'auteur a plusieurs fois recours à la métaphore du plongement. Lorsqu'il parle des artistes, il énonce que dans l'œuvre de Rothko en particulier, on est invité à « plonger par une expérience de corps » (p. 20). Elle lui sert aussi pour qualifier les différences entre les temps juif, chrétien et musulman, qui ne sont pas « plongés dans l'Être » de la même façon (p. 238). Lorsqu'elle concerne le sexe, la plongée est ciblée : en effet, dès « la première phrase de "Joyce le Symptôme" (1976), nous sommes plongés – comme chez Joyce d'ailleurs – dans une certaine obscénité du sexe » (p. 53). Celle-ci se précise : « "Mouille, lui dit-on, faut le faire : car sans mouiller pas d'hesscabéau". Avec la mouille, nous voilà plongés dans les body fluids, comme dans un tableau de David Lynch » (p. 57), ou encore : « Il retroussé une manche et plonge le bras jusqu'au coude dans la vulve de Bloom » (p. 172). Le plongement est encore utilisé (p. 144) pour décrire ce qui nous fait « plonger dans le sens », « nous, commun des mortels, qui [n'étant pas Joyce] nous accrochons avec le corps par l'image, l'imaginaire et ses adhérences narcissiques ».



Lire la clinique du parlêtre avec celle du malaise dans la civilisation contemporaine

En recensant les procédés conçus pour tirer toujours plus de profit de fallacieux espoirs, intimider le désir et dérober aux masses – et autres « populations » en voie de reconfiguration permanente – la jouissance des êtres vivants singuliers qui les composent, l'auteur fait apparaître comment persiste, dans ce contexte, l'objet de la psychanalyse et à quelles conditions il a chance de fonctionner.

Face aux logiques de formatages, auxquelles cèdent nos politiques et qui attaquent les fondements du lien social en faisant la promotion des protocoles, édifiés sur des langages qui ont perdu leur pouvoir de création et poussent chacun à se loger dans des cases préformées, de nouvelles réponses peuvent s'inventer. Non globales, certes, les formes d'inventions seront d'autant plus infiniment variées, du simple fait que, ouvertement ou sournoisement, il y a, en chacun un savoir minimum lié à ceci que, s'il ne le sait, il sent qu'il n'est pas exactement superposable à son semblable, fût-il logé sous la même étiquette que lui – si son voisinage avec l'autre emporte trop de proximité, promiscuité ou éloignement, l'angoisse ou la dépression seront inmanquablement au rendez-vous.

Supposer l'invention possible, c'est autoriser chacun à montrer qu'il n'a pas toujours, si fort de suggestion que cela se module, l'envie de se condamner au silence des « cachetons », quand même il lui serait nécessaire d'en consommer. Car une chose est sûre et commune : l'affect de honte, et son contraire, la dignité, de même que celui de l'angoisse trouent et traversent les investigations scientifiques les plus sophistiquées, constituant chacun qui y objecte, « objectivement » bien sûr, en reste d'une opération qui est échec.

Or, de l'échec au défaut, il y a un pas : celui de la psychanalyse qui peut s'effectuer, propice à faire fleurir une parole surprenante car inédite et seule capable de faire advenir pour un être parlant la transmutation des accidents de sa vie en son expérience propre, susceptible de former un appui pour son action.

Un outil

Tel est l'empire de la psychanalyse. Ses frontières poreuses sont partout, son centre nulle part. Le travail d'Éric Laurent a un fil conducteur ou plutôt en a-t-il trois – je contourne le pluriel de ce fil et son équivoque qui file vers la Trinité sainte – ce triple fil, donc, ce fil aux trois brins, de la parole, de l'écriture ou du discours, est destiné à s'enrouler et se fortifier en ces cordes qui furent avec les sacs les derniers instruments de logique concrète maniés par Lacan. Souples et fermes, ces cordes sont devenues, en effet, les media d'une écriture nouvelle, pour supporter le corps parlant. Marqué par l'épreuve du narcissisme, et le peu de réalité que son image lui confère, ce corps en souffrance s'impose comme la base d'opération de celui que la parole affecte et provoque à une alliance nouvelle avec elle.

L'Envers de la biopolitique s'impose d'ores et déjà comme un medium pour travailler dans le champ de la psychanalyse, seul et à plusieurs, au cours des années qui viennent. Si celles-ci s'annoncent austères et périlleuses à certains égards, ce qui se trouve, là, exposé au titre d'un avoir accessible, à titre de résultats et d'hypothèses, a de quoi réjouir nos jours et nos soirées, et si je le nimbe de la nuée que sa lecture a produite et condensée dans les petits godets où bruissent les mots de notre tribu, mélange agrémenté du soupçon qui me reste et me leste, de *lalangue*, c'est parce que son contenu mérite d'être pesé ligne à ligne, et certainement pas résumé.

Le style

Un mot sur le style : il est lacanien, car propre et inimitable. Avec la pointe la plus aiguisée de l'élaboration analytique, telle que Lacan et Jacques-Alain Miller l'ont poursuivie sans relâche, Éric Laurent arrive à nous faire entendre ce qui informe tous les jours notre travail et qui est souvent réductible à des notions maniables, sinon simples. Se mesurer à ce tour de force est un challenge, inutile quand il s'agit seulement de faire sentir en quoi l'expérience analytique a permis à chacun de produire son style et de s'y résorber, au plus bas niveau d'identification possible. « Ça s'y sent », dit-il. Dans le corps, dans la parole, dans l'écriture, dans l'*affectio societatis*, qu'on ne saurait oublier à l'heure où Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature 2015, nous dit dans son dernier ouvrage traduit qu'en écrivant *La Supplication*, elle a « l'impression de noter le futur ». Et en cela, *L'Envers de la biopolitique*, un livre qui s'adresse certainement à des psychanalystes, peut éveiller, en chacun qui ne sera jamais n'importe-qui, un analysant en souffrance.

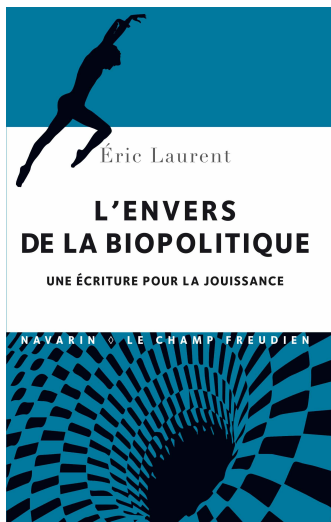
Ça s'y sent, avec tous les dangers que comporte la hâte sans lenteur, car construire un cas se mesure aujourd'hui à cette exigence qui ne souffre pas d'escamotage, de même que

s'orienter au moyen du discours qui convient à notre époque n'est possible qu'en gardant, comme le disait Catherine Lazarus-Matet dans sa préface à *L'Homme Kertész*, « Eyes wide open » (3) sur ce qui ne peut se dire.

1 : Conférence reprise dans *Dits et écrits*, t. II, Paris, Quarto Gallimard, 2001, p. 207-228.

2 : *Ibid.*, p. 210.

3 : Fernandèz D. & Georges-Lambrichs N. [s/dir.], *L'homme Kertész : Variations psychanalytiques sur le passage d'un siècle à un autre*, Paris ed. Michèle, 2013.



**En exclusivité à l'ECF
le 15 avril à 16 h 00**

**Commandez-le dès maintenant
sur ecf-echoppe.com,
il vous sera posté le 16 avril !**

Se marier avec soi-même

Une famille pour tous... La chronique d'Hélène Bonnaud

Le mariage est un événement social à haute valeur symbolique. Il suppose une reconnaissance par l'Autre familial et social. Il reste, aujourd'hui encore, la marque d'une assomption de soi-même dirigée vers un autre, un partenaire marqué par sa différence, qu'il soit de l'autre sexe ou du même. Ainsi, le mariage célèbre la rencontre de deux sujets, prêts à se promettre amour, fidélité et protection, et à s'engager dans une vie de couple, voire la création d'une famille.

Le concept de couple (1) a beaucoup évolué : signifiant-maître de notre époque, il est devenu une entité autonome dont il faut s'occuper comme d'un objet fragile et capricieux, ouvert à tous les risques de rupture. Le lien qu'il désigne est marqué par sa finitude. Les statistiques sont, sur ce point, édifiantes – un couple sur deux se sépare en région parisienne. Malgré cela, le désir de faire couple, puis le mariage et l'enfant constituent un ternaire qui marque l'attachement aux valeurs familiales traditionnelles.

Une expression inédite

Si les formes du mariage ont toujours évolué selon les modes, les époques, les cultures, il n'en reste pas moins qu'il faut toujours être deux pour envisager de se marier. Le chiffre « deux » incarne le duo du couple de l'amour, indépendamment du couple parental qui, lui, a la charge des enfants. L'histoire d'un couple n'est plus cristallisée autour des enfants. C'est pourquoi les couples se font et se défont, au gré des drames du *conjugo*.

Nous connaissons le mariage blanc, le mariage pour tous, le mariage posthume... mais nous ne savions pas qu'existait « le mariage avec soi-même ». Celui-ci, il est vrai, n'est pas reconnu par la loi. Pourtant la presse s'est fait l'écho de cette invention, née dans la tête d'une Américaine, Nadine Schweigert, pharmacienne de 36 ans, habitante de Fargo dans le Dakota du Nord aux États-Unis, qui a décidé de se marier avec elle-même. C'était en 2012. Depuis lors, le phénomène ne cesse de croître, de l'Angleterre au Japon – où des agences proposent même des packages « Solo wedding trip » (2) pour organiser cet événement.

L'expression « se marier avec soi-même » est un pléonasmе. On se marie toujours avec soi-même car, qu'on le sache ou pas, on est toujours marié avec sa jouissance. C'est ce que Lacan nous enseigne avec sa formule « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Chacun jouit pour son propre compte, ce que l'amour vient recouvrir, voilant ainsi le réel de cette impossible harmonie entre les sexes. *Se marier avec soi-même* fait ainsi valoir l'importance de ce *non-rapport sexuel*. Reconnaître qu'on peut s'aimer et jouir de soi-même comme s'il s'agissait d'un partenaire amoureux en serait presque le paradigme.



Une invention de femme

Il n'est pas innocent que cette idée soit née dans la tête d'une femme. Les femmes, en effet, attendent l'amour sous la forme d'un don phallique qui leur assurerait la complétude qu'elles n'ont pas, alors que pour l'homme, il est bien connu que le mariage avec son organe fait souvent résistance à trouver sa ou son partenaire. L'homme est marié avec son phallus alors qu'une femme n'est mariée qu'avec son manque. C'est ce que confirme la position de ces sujets féminins qui, en *se* mariant (avec elles-mêmes), cherchent à faire limite à la recherche d'un partenaire amoureux. Il s'agit là d'une mise en acte de ce réel du symptôme féminin pour accepter son manque, faire avec son manque, et en jouir. S'inventer une solution de *mariage solo* pour signifier la fin de l'attente d'un partenaire idéal est une réponse qui peut paraître fallacieuse, mais qui borne cette jouissance illimitée de la recherche de l'*alter ego*.

De fait, se marier avec soi-même, c'est i (a) présentifié, c'est épouser son idéal du moi, c'est décider qu'il y a en moi un objet à aimer plus que moi-même, et le faire savoir. À cet égard, on peut considérer l'expression « se marier avec soi-même » comme une invention langagière qui, par l'inclusion d'un autre à soi-même, décerne au mariage la consistance d'une réciprocité, et en propose l'altérité imaginaire.

Si certains y voient l'apologie du narcissisme, c'est pur effet de mirage. Il s'agit plutôt d'une tentative pour mettre à distance l'échec à faire union, et d'un moyen pour faire consister un amour de soi blessé en le mettant sur la scène de l'Autre et en affichant qu'il sera dorénavant son seul amour comme pour assumer la perte que constitue le renoncement à l'amour d'un autre.

L'expression n'est pas non plus sans évoquer une autre formule de Lacan, « savoir y faire avec son symptôme »(3), qu'il établit comme solution à la fin de l'analyse. L'accent est mis sur le « avec » qui détermine l'usage proprement singulier qu'on aura de son symptôme. *Se marier avec soi-même* est alors une mise en acte de ce *faire avec*, faire avec le mariage en tant qu'il fait symptôme pour une femme.

Nadine Schweigert a déclaré qu'après trois enfants et un divorce, elle a passé plusieurs années à attendre que quelqu'un vienne à elle. Hélas, elle n'a pas retrouvé de partenaire et cet échec l'a conduite à participer à une thérapie de groupe afin de « mieux se sentir dans son corps et de s'accepter ». À l'issue de ce travail, elle a décidé de faire acte de sa nouvelle position dans l'existence qui n'est autre que de se déclarer capable de choisir la vie en solo et de le fêter. Son mariage avec elle-même est un choix décidé, une réponse au malaise de ce désir de couple dont on fait, dans notre culture, la norme, l'idéal et le projet d'une vie. Pour Nadine comme pour celles qui lui ont succédé, la célébration d'un auto mariage est une réponse à cet ordre surmoïque, qui ignore que l'objet du désir se situe dans le fantasme de chacun et n'a rien à voir avec le besoin de complétude.

La cérémonie est laïque. Aucun Dieu pour en faire l'apologie ! Elle perpétue les semblants du mariage point par point : invitation de la famille et des amis, fête, robe de mariée, bague, discours, etc. Tous les semblants propres à l'événement accompagnent la mariée, qui est la princesse de la fête. Ce mariage avec soi-même met en jeu la croyance en soi comme dernier point d'appui du sujet. L'humour est ici de circonstance, mais n'est-ce pas plutôt du registre de l'ironie ? S'agit-il alors d'une parodie du mariage ? Pas vraiment. En effet, ce théâtre de l'amour pour soi permet de voiler la dimension d'horreur face à ce trou qu'est le renoncement à l'amour et au désir. La cérémonie en est le dernier semblant, folie non pas d'un narcissisme déchaîné comme certains l'imaginent, mais folie de *l'Un-tout-seul* face à son destin.

Certains sites se sont saisis de ces opérations de mariage solo pour proposer leurs services. L'un d'eux aide à la formulation des vœux, invitant à partager des idées sur la façon de pratiquer l'auto mariage, et promet d'organiser « le plus beau jour de votre vie pour que ce mariage soit unique ». Il s'agit d'aider « celles qui se rendent compte qu'elles n'ont pas besoin de quelqu'un d'autre pour se sentir complètes, à se promettre de jouir d'un amour avec soi-même » (4). La formule est intéressante. Elle pointe combien l'escabeau du mariage fonctionne comme solution pour ces femmes blessées.



Satisfaction et chute de l'idéal ?

Certes, la suggestion et l'auto proclamation sont des outils majeurs pour se convaincre qu'on peut se satisfaire de soi-même comme partenaire ! S'en servir sera au fond la prochaine étape, car le mariage ne garantit pas qu'un jour on ne se trompe et que le mariage avec soi-même ne s'entache ainsi d'une tromperie... *Soi-même* demandera alors le divorce ! Les marchands de mariage et autres boutiquiers des âmes perdues trouveront des solutions clés en mains.

La question se pose de savoir si cette célébration a des effets de symbolisation efficaces, savoir si cela allège les femmes du poids de leur échec à rencontrer le partenaire adéquat, si cela leur permet de s'affranchir de cet idéal de couple qui les plonge dans une certaine dérélition, si la jouissance attachée à cette recherche du partenaire s'en trouve apaisée... ou si tout cela n'est qu'une simagrée, et comme telle, plus proche de la « grimace du réel » (5) dont Lacan parle dans *Télévision*.

Ce qu'une analyse nous apprend, c'est qu'une fois le fantasme traversé, la solitude se fait bien souvent partenaire du sujet... quelles que soient les modalités des choix de vie. Dès lors, accepter de vivre sans partenaire amoureux ne fait plus forcément symptôme. Il faut juste supposer qu'on puisse jouir sans le corps d'un autre, ce qui est, somme toute, le cas le plus fréquent. « Un corps, cela se jouit » (6), dit Lacan dans *Encore*, laissant à chacun et à chacune, le temps pour s'en apercevoir. De fait, l'amour et la jouissance ne font pas couple. À chacun de choisir comment s'en arranger.

Mais n'oublions pas d'ajouter cette autre formulation qui fait l'empan de la précédente : « C'est de la langue que procède l'animation de la jouissance du corps. » (7) Seule l'expérience d'une analyse permet de saisir l'impact de cette assertion et plus encore, d'en tirer quelques conséquences, soit de savoir y faire avec... soi-même, mariage ou pas.

1 : Lire sur l'actualité de ce thème dans *La Cause du désir*, n° 92, « Faire couple. Liaisons inconscientes. Le Journées qui n'ont pas eu lieu », Paris, ECF, avril 2016, disponible sur ecf-echoppe.com

<http://www.ecf-echoppe.com/index.php/breve/LCD92?identifiant=LCD92>

2 : <http://www.cerca-travel.com/english/tailor-made-kyoto-taxi-plan/kyoto-solo-wedding-experience-tour/>

3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » (1976-1977), leçon du 16 novembre 1976, inédit.

4 : http://www.gentside.com/insolite/aux-etats-unis-une-femme-se-marie-avec-elle-meme_art38581.html

5 : Entre autres : encouragingpriestess.com - Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 512.

6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975, p. 26.

7 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 11 juin 1974, inédit.



À retrouver sur ecf-echoppe.com, [Ici](#)

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.